

Abbé A. BARRAULT
 La dévotion à Saint-Mathurin, patron de
 Larchant
 La Croix de Seine-et-Marne, 1950 / 29.VIII /

Abbé A. BARRAULT
 Quarante ans de pèlerinage à Saint-Mathurin
 de Larchant
 La Croix de Seine-et-Marne, 1951 / 13.V. /

LARCHANT (ST MATHURIN) (S)

PELERINAGE : Lundi de Pentecôte ST MATHURIN

I. St Mathurin, Prêtre et Confesseur, né à Larchant vers 288 (15), baptisé à 12 ans, obtint la conversion de ses Parents par ses prières. Prêtre à 20 ans. Reçut le *don des miracles* et un *grand pouvoir sur les démons* dont il délivrait les possédés. Alla à Rome, appelé (dit une légende rimée du XV^e s.) par l'empereur :

« *Luy pricent qu'il fust diligent — D'aller guarir Maximienne — Sa fille qui estoyt païenne — Laquelle avoit le diable au corps...* ».

Il mourut à Rome, mais eut le temps d'exprimer auparavant le souhait que *son corps revienne à Larchant*. Enterré cependant à Rome, son corps fut trouvé hors de terre le lendemain, ce qui fit songer à son dernier désir. De retour en France, son corps séjourna quelque temps à Paris où il fit tant de miracles qu'on y construisit une chapelle donnée depuis aux Trinitaires dits « Mathurins ». Ses reliques vinrent ensuite à Sens (16).

(13) Inf. M. Chassigneux et Mme Verdier, 1942. — (14) A. S. M., 1913, p. 253 et 1914, p. 202. — (14 b) Quesvers, pp. 98 et 115. — (15) C. P., XXI, 280. — (16) P. B., XI, 188. — Anonyme, St Mathurin de Larchant, 1950.

puis à Larchant son pays, où une tradition vivace veut qu'il ait été berger dans son jeune âge (17).
 A ces traits essentiels s'ajoutent des épisodes relatifs aux lieux dits de Larchant. Ainsi : un jour qu'il gardait ses troupeaux, sa mère alla le voir et se trouva si altérée, que Mathurin frappant le sol du pied, fit jaillir une source pour qu'elle puisse boire. La roche où il frappa, conserva l'empreinte de son pied. Mathurin attachait ses vaches aux nombreux grès que l'on voit encore près de la fontaine et surtout au rocher voisin de la Justice (18). La légende dit encore, qu'étant un temps éloigné de sa mère (il était à Chilleurs-au-Bois, en Loiret, à 60 km. de là); elle restait pourtant constamment en communication avec son fils par la pensée. Quand elle voulait le voir, elle n'avait qu'à dire : « Mathurin viens » et peu après il arrivait. Sa mère disait à ses voisins : « Mettez vos pieds sur mes pieds et votre oreille contre mon oreille et vous entendrez parler Mathurin » (17).

II. Après les miracles survenus à Larchant, on lui bâtit une église puis une autre, magnifique, malheureusement en partie ruinée par les huguenots qui jetèrent ses reliques au vent. La Révolution dispersa le reste. Proclamé Saint par la « vox populi », le culte se perd dans la nuit des temps. On l'a fêté à diverses dates : au 10 Mai (translation de 1176). La châsse était aussi descendue à Pâques fleuries, à l'Ascension, le mardi après la St Barnabé et le Dimanche après la St Denis. Autrefois les rois venaient y faire leurs dévotions où y envoyaient des représentants (Charles VIII, Louis XI, François I^{er}, Henri III, Anne de Bretagne, etc... figurent parmi les pèlerins de choix (17).

Après la dispersion des reliques, en 1564 et 1567, le pèlerinage diminua d'importance après avoir été un des plus célèbres de France au Moyen Age. On y venait, jadis, du Maine, de l'Anjou, de Chartres, d'Orléans, Rouen, Paris, Sens, etc... Plus de 120 villages des alentours en prenaient le chemin en période de sécheresse (du XVI^e au XVIII^e s.) (19). La Révolution suspendit ces concours en dispersant les reliques restantes. En 1826 un fragment d'ossement obtenu de Nargis, ramena le pèlerinage, bien réduit. En 1859, il était presque complètement tombé (20). En 1876, Nemours reprit son traditionnel pèlerinage à Larchant après un siècle d'abandon, puis cessa en 1879 pour le reprendre en 1893 (21). Vers 1910, La Chapelle-la-Reine et Fontainebleau y revinrent (22). De nos jours on y vient surtout de Nemours et villages des environs (plusieurs centaines de fidèles) le Lundi de Pentecôte (23).

III. Le Pays s'appelait, jadis, ST MATHURIN DE LARCHANT. CHEMIN de ST MATHURIN (ancienne route des pèlerins de l'ouest). Une LÉGENDE : attribue faussement ce nom au passage du corps revenant de Rome. Il y a deux autres chemins de ce nom dans le Loiret (voies d'accès au pèlerinage) ainsi qu'en S.-et-O.

FONTAINE ST MATHURIN

petit édifice rustique près du village à flanc de côteau. En plus de la légende citée, on dit aussi que le Saint y a baptisé Constance Chlore, père de Constantin (ce qui est impossible).

PAS de ST MATHURIN

(sur une pierre de la source) voir légende déjà citée.

EGLISE ST MATHURIN

et, à côté, jadis :

CHAPELLE ST MATHURIN (2)

(Les Trinitaires étaient connus sous le nom populaire de « Mathurins »).

IV. Reliques, dispersées à plusieurs reprises; il n'en reste qu'un petit fragment actuellement. Statues anciennes (deux) vénérées. On invoquait le Saint pour les fiévreux et dévoyés d'esprit (25), contre la folie, les méchantes femmes (26) pour les mourants (27). Mathurin, dit un auteur ancien (27 b) devint « Médecin des fols » par calembour (Matto-Mat, en vieux langage, veut dire : exalté, qui a des visions).

Fontaine fréquentée, jadis (tarie de nos jours, l'édicule demeure entouré d'une grille; on voit, sur une pierre de la base, le « pas » précité.

V. Jadis, procession des châsses jusqu'à la fontaine par le « chemin de la procession ». Grand'messe (souvent présidée par l'Evêque) vénération des reliques. En 1944 on ne va plus à la fontaine, les autres cérémonies ont lieu (28). Confrérie (1457, confirmée en 1635). (Voir fig. p. 376, procession de la châsse au XVI^e s.).

VI. Les pèlerins, vers 1914, allaient encore à la source, l'après-midi, et invoquaient trois fois le Saint en

(17) A. S. G., IV, 1886 et V, 1887 (Thoison : St-Mathurin...). — (18) S. R. M., 1912, p. 364. — (19) L'Indépendant S.-et-M., mai 1875 (Leroy : tour des châsses...). — (20) P. B., XI, 190 (note Curé de L., 1859). — (21) S. R. M., 1893, pp. 251 et 1911, p. 236. — (22) S. R. M., 1911, p. 299. 1912, p. 364. 1913, p. 315. — (23) C. S. M., 16-6-1946, et chaque année. — (24) Quesvers, p. 110. — (25) Sivry, I, 1058. S. R. M., 1893, p. 251. — (26) P. B., XV, 351. — (27) Ezard, p. 296. — (27 b) Estienne, II, p. 311. — (28) Inf. abbé Bard, 1945. S. R. M., 1912, p. 299. L'Informateur de Font. 23-5-1944.

cet endroit (29). Ils buvaient de son eau. Les enfants passaient sous la chässe, même en dehors du pèlerinage (30).

VII. Les porteurs de chässes s'appelaient « octoniers », ils portaient casaque rouge à droite et verte à gauche. Le Saint était aussi le Patron des Bouffons et des poliers d'étain (31). Larchant était une cité remplie de marchands à l'occasion des pèlerinages, jadis.

En 1417, Isabeau de Bavière y envoya des « quéreurs de Pardons » (32).

VIII. DICTONS : les gens du Gâtinais disent : « aller à la St Guerluchon de Larchant » (ils disent aussi : aller à la St Guerluchon de Ferrières, etc...) (33). « Bon à envoyer à St Mathurin » (d'un fou).

Cantiques : A) « Groupés autour de ta bannière » (ancien).

B) « Vois Fontainebleau qui te prie — Grand Saint bénis tes enfants — Le Gâtinais avec la Brie... » (cantique de Fontainebleau) (34).

C) « A tous ceux qui des alentours — Viennent à ce pèlerinage .. Bénis La Chapelle et Nemours! » (cantique de Nemours).

D) « Saint Protecteur du Gâtinais » (actuel, par R. P. Rouillon) (35).

IX. Médailles anciennes : enseignes de pèlerinage (36). Images de toutes époques. Trompes de verre ou de grès (37) à l'usage des pèlerins. Statues : une en bois (XV^e s.) au grand autel (classée), une petite en pierre (XII^e s.) classée. (Voir fig. p. 325, n^o 10. — Enseigne : fig. p. 321).

FETE CORPORATIVE : (Tisserands), 3 Février ST BLAISE

Particulièrement honoré à Larchant (38) comme Patron des tisserands (quand il y en avait encore). Belle statue du Saint en Evêque avec un peigne comme attribut, d'où le DICTON local à propos de celui qui bafouille : « St Blaise, prête-lui ton peigne! » Le peigne disparut au XIX^e s. avec les tisserands et la statue s'enrichit d'un baquet avec 3 petits enfants dedans, pour devenir un St Nicolas (classé) (39).

PELERINAGE : (permanent) ST BLAISE

Invoqué, encore en 1863, contre les maux de gorge (40). Disparu.

CULTE PARTICULIER : Dernier Mardi de Janvier ST ROCH

Avait lieu depuis 1774, en mémoire d'une épidémie enrayée, et à la date anniversaire de ce fléau. Disparu au XIX^e s. (40).

COUTUME (locale) à l'occasion de la FÊTE DIEU

On connaît les usages populaires concernant cette fête : reposoirs dressés dans les parcs privés ou les rues, décorées; jets de pétales de roses par les enfants portant des corbeilles garnies de dentelles; honneurs du dais attribués aux notables, etc... Ce sont les mêmes partout. Ici il faut noter une pratique curieuse, observée encore au début du siècle : on faisait passer les enfants tardifs à marcher sous le reposoir (39).

COUTUME (briarde) : pour la même fête il y a lieu de signaler l'habitude qu'on avait, en divers villages briards, de faire bénir des bouquets ce jour-là et de les conserver ensuite dans l'armoire. A condition de ne pas les mettre dans l'eau auparavant, ni de les respirer, les fleurs séchées étaient bonnes pour la guérison des malades; à cet effet, on en jetait une pincée dans les tisanes (39 b).

FETE PATRONALE ET COMMUNALE l'ASCENSION

FOIRE : Jadis, Vendredi de l' ASCENSION

LARCHANT (LARGUS CAMPUS)

Cette localité, fortifiée jusqu'à nos jours, remonterait au 11^e siècle. Sa seigneurie, Saint-Mathurin-de-Larchant, relevait de l'évêché de Paris. En 1005, son évêque, Renault, donnait au chapitre de Notre-Dame-de-Paris « un certain fief ayant nom Large-Champ avec ses forêts, bois, villages, hameaux, vignes, prés, terres cultivées, friches et église. » Le pape Jean XVIII confirmait cette libéralité en 1006.

L'archevêché de Sens dut soulever des objections, Larchant étant dans son rayonnement, d'autant qu'une bulle de Clément VII, datée d'Avignon en 1304, confirmait de nouveau au chapitre de Notre-Dame-de-Paris « la propriété de l'église de Saint-Mathurin-de-Larchant, pour aider à fournir la distribution du pain du chapitre aux chanoines qui, faute de ce, ne résidaient et n'assistaient pas au service ». Au cours de ces difficultés, l'archevêque de Sens, maintenant malgré tout ce qu'il considérait comme son droit tenta de s'opposer de tout son pouvoir à la consécration de l'église de Larchant par le chapitre de Paris, qui passa outre bien entendu. L'église et la

< Maurice PIGNARD-PEGUET,
Seine et Marne (Hist. Gén. Ill. des départements)
Orléans, 1911

terre seigneuriale de Larchant vont appartenir désormais à ce dernier jusqu'à la Révolution qui vendra nationalement ses biens.

L'Église, d'après une brochure de M. Trouet, curé, remonte au III^e siècle et saint Mathurin est né à Larchant de parents païens qu'il a convertis après s'être fait chrétien. Il aurait étudié à Sens avec saint Pipe, patron de l'église de Beaune-la-Rolande où il a sa crypte (1). Appelé à Rome par l'empereur Maximien pour guérir sa fille de la folle, saint Mathurin y serait mort et saint Pipe aurait ramené son corps à Sens. On l'inhuma d'abord dans la cathédrale puis on le transféra à Larchant où on lui construisit une chapelle qu'indique encore une porte cintrée située en face du clocher. L'église, primitivement, avait été consacrée à saint Pierre, puisque saint Mathurin ne mourut qu'au commencement du IV^e siècle et que la renommée de ses miracles ne pouvait guère se produire de son vivant. Mais sa chapelle devint bientôt une source de prodiges. Alors on enferma ses reliques dans une châsse et l'on institua une procession annuelle entre Larchant et Beaune-la-Rolande. La distance est de 30 kilomètres. La châsse était portée dans cette procession où le concours de la foule était tel qu'un procès-verbal, dont la minute existerait dans l'étude du notaire de Puiseaux, l'aurait évaluée une année, le 22 mai 1785, à 8.000 personnes.

On sait que le pape Alexandre III bénit, en 1163, la première pierre du chœur de Notre-Dame-de-Paris. M. Trouet affirme que le chœur de celle de Larchant fut bâti en même temps. Les chanoines du chapitre de Notre-Dame-de-Paris, seigneurs de Larchant, transportèrent en grande pompe, en 1170, la châsse du saint qu'ils déposèrent dans sa chapelle, près de l'église qu'ils construisaient. A la mort de Philippe-Auguste, en 1223, la grande nef, le transept et la tourelle adjacente étaient achevés. L'escalier de la tourelle desservait une tribune dont on voit l'entrée derrière le grand Crucifix XIV^e siècle placé vis-à-vis de la chaire.

La tour du clocher fut commencée aussitôt après, au XIII^e siècle, sous Louis VIII au moins (1223-1229). On l'assit sur la deuxième travée de la nef en utilisant les assises du mur. On dut bander, pour les empêcher d'osciller, les deux premières travées de la dite nef, et l'on ouvrit une arcade à la base du contrefort sud-est qui maintenait la tour. On ne mit pas de contrefort à l'angle sud-ouest. On ferma avec des pierres appareillées les fenêtres de la demi-travée adjacente. Un seul massif de colonnettes soutenait le pilier de la tour et les arcs des voûtes. Quand on s'aperçut du peu de solidité de cette construction, on enceignit le massif d'un gros pilier dont il reste des assises. Les deux piliers du nord, au contraire, furent maintenus par de puissants contreforts.

Deux galeries permettaient d'accéder l'une au premier étage où se trouvait la tribune des orgues, et l'autre au deuxième étage où s'arrêta, au XIII^e siècle, la construction de la tour que l'on reprit en 1394, au seuil du XV^e siècle, après l'achèvement du portail qui est du XIII^e siècle et l'achèvement de la chapelle de la Vierge et de la sacristie, qui sont toutes deux entièrement du XIV^e siècle.

Le XV^e siècle, c'est déjà le règne de la Renaissance qui commence en 1430 : la tour va donc subir l'influence de la nouvelle architecture. En effet, après avoir enlevé la partie supérieure de son deuxième étage afin de bien

(1) Voir l'histoire du Loiret.

asseoir l'étage supérieur, l'architecte ajouta des pinacles aux arcatures de ce deuxième étage et une balustrade à têtes trilobées, au troisième, faisant le tour de l'édifice.

Mais si la guerre de Cent Ans prenait fin, les rentrées d'argent ne s'en faisaient pas moins fort difficilement. Pendant ce temps, la construction de l'église fut suspendue. La fatalité s'en mêla, car le 30 juin 1490, la foudre tomba sur la tour, perçant les voûtes de l'église, fondant les cloches, endommageant le portail, anéantissant d'ailleurs l'Hôtel-Dieu et une partie du village. Il fallut reconstruire avant d'achever.

Les voûtes de l'église furent refaites de 1497 à 1505 dans le style de la Renaissance du XVI^e siècle et l'on restaura la tour. Ces travaux étaient à peine terminés qu'un ouragan endommagea, en 1534, les toitures en même temps que la grêle brisait les verrières. La restauration de la tour et des portails ne fut achevée qu'en 1555 dans le ton du XVI^e siècle. Cette date est inscrite sur un des arcs du portail nord.

Mais treize ans plus tard, en 1568, nouveau désastre. Le corps protestant du sire de Montgomery brûla le village et les combles ; les voûtes de la nef et du transept s'effondrèrent. La tour et les murailles avaient été endommagées et les cloches fondues encore une fois.

Pour recommencer, le chapitre sollicita l'obole royale, vendit la seigneurie de Villecerf, et d'autres propriétés de la fabrique. La châsse avait été brûlée aussi, on dut la refaire. L'artiste parisien qui en fut chargé mit dix ans à l'achever. On ne l'eut qu'en 1577 avec cinq nouvelles cloches.

En 1583, on recommença à réparer la toiture, les voûtes du chœur et du transept que l'on termina en 1600. Cette date est sur le mur qui sépare l'église de la partie ruinée. En 1608, nouvel ouragan qui enleva la toiture et brisa les vitraux. On reprit la restauration en 1611. En 1634, la voûte du chœur, de nouveau détruite, était refaite. Quelques années après, c'étaient les Ligueurs qui s'installaient à la ferme du Mont Saint-Mathurin et, brûlant les portes de la ville, pénétraient dans Larchant qu'ils mettaient à feu et à sang. Ils massacrèrent quatre-vingts habitants (1641).

Un rapport des chanoines de Gamaches et de Tombes au chapitre de N.-D.-de-Paris, daté du 14 juin 1642, proclame que : « le beffroy est pourry, la tour s'en va tomber par terre, de sorte qu'on n'ose donner les cloches, la pierre est rompue. »

Larchant se dépeuplait, les pèlerinages ne produisaient plus guère. On recueillit 400 livres en quatre ans pour restaurer la tour ; mais en 1652, le baron d'Entraygues à la tête d'une troupe de cavaliers força de nouveau les portes, saccageait l'église, pillait et massacrait, et, en 1654, un autre ouragan enlevait une seconde fois la toiture. Le 9 septembre 1664, le chapitre de Notre-Dame-de-Paris décida « de faire descendre la flèche de la tour dont la charpente menaçait ruine, et de la faire remplacer par un toit, dans le genre de ceux des tours de Notre-Dame-de-Paris ». Mais l'entrepreneur chargé de ce soin, n'osa se risquer, et la flèche resta.

Le 1^{er} août 1674, une nouvelle tempête ouvrit l'église aux quatre vents. La tour ainsi ébranlée ne put tenir. Le 25 septembre 1675, sur les quatre heures de l'après-midi, le pilier sud-ouest que l'on n'avait pas cru devoir consolider avec un contrefort, s'écrasait, et la partie de la tour adossée à la nef avec une partie de la façade occidentale et la flèche, s'écroutaient ; les orgues restèrent suspendues dans le vide.

On plaça le Saint-Sacrement dans la chapelle de saint Mathurin où désormais on célébra les offices. On boucha les fenêtres pour ne conserver que celles que l'on voit et on entoura d'une clôture la partie restante de l'église pour être à couvert du vent en coulisse (1684).

Cependant on dut encore restaurer le chœur et les vitraux, en 1694.

On n'avait plus de cloches. Celles du beffroi y étaient restées lors de la chute du clocher. Elles étaient tombées plus tard en 1684. On les remplaça en 1698 par une petite cloche, baptisée Blaise, que l'on suspendit au pignon de l'église et que l'on remplaça en 1704 par une autre cloche plus grande : Cathérine. Enfin, la cour étant devenue irréparable, on s'avisa de construire un clocher où l'on plaça, en 1731, quatre cloches. D'autres réparations devenaient urgentes aux toitures endommagées par les vents.

La Révolution dispersa les reliques de saint Mathurin. En 1790, on descendit du clocher la cloche Cathérine fondue en 1698 et on la transporta au sommet de la tour, puis on installa une horloge qui sonna les heures en frappant sur cette cloche; mais on ne put s'en servir à cause du mauvais état de l'escalier et de la plateforme de la tour.

En 1824, la tour fut louée dix francs par jour pour y fondre du plomb de chasse et les pierres des ruines, estimées par l'architecte 6.666 fr. 15, furent vendues pour 47 fr. On avait fouillé l'ancienne nef, vendu 15 francs les pierres tumulaires et 3 fr. les moëllons pour gagner un peu d'argent. En 1842, l'église se trouva en si piteux état qu'on demanda à l'Etat de la classer. Ce fut fait le 17 mai 1843. L'Etat donna quelques subsides pour réparer vaguement le transept et la nef.

En 1866, les oiseaux nocturnes y logeaient, Mgr Allou fit fermer l'église. Le conseil municipal vota 14.606 fr. et demanda 80.000 fr. à l'Etat qui en donna 8.000 et déclassa l'église. En 1873, les travaux avaient dépassé de 13.480 fr. le devis de l'architecte. On remplaça le dallage de la chapelle de la Vierge par un vulgaire carreau de brique. On scia les pierres tombales pour paver le chœur. Des pierres des XIV^e et XV^e siècles servirent à paver la rue des Sablons. On badigeonna les murs, on fouilla les sépultures. En 1870, les réparations étant faites, le culte fut rétabli.

L'Eglise est actuellement en plus lamentable état que jamais et c'est un chef-d'œuvre de ruines. La tour, qui a 50 mètres de haut, est dévastée. La nef ne vaut pas davantage. Il ne reste que les murs et les deux étages de baies ouverts à tous les vents. Chacune de ces parties a le style de l'époque où elle fut construite ou restaurée : la variété des chapiteaux, les voûtes et les arcades de la transition, les fenêtres à lancettes du XIII^e, les gargouilles, les géminées à roses, les trèfles et les chapiteaux à crochets du XIV^e, les trilobes et les fleurons du XV^e, le style flamboyant du XVI^e : la renaissance mêlée au gothique et l'ogive au plein-cintre, forcent l'admiration du touriste et l'attention de l'archéologue. C'est une des curiosités les plus rares de France à ce point de vue là; malheureusement il faudrait un million pour remettre cela à neuf et dans le riche style de tous les temps.

M. l'abbé Trouët a étudié de très près et minutieusement la flore des chapiteaux, du portail et de la tour : elle se compose de la pivoine, de la renoncule, du lierre, de l'éclair, de la rue, du cresson, de la vigne, de l'érable et d'autres plantes. Sur la façade du portail nord a été encasté, en 1580, le blason de la maison de France orné du collier de saint Michel. Le portail est une réduction de celui du Jugement dernier de N.-D.-de-Paris.

Au centre du tympan, le Christ dans sa gloire trône au milieu de quatre anges balançant des encensoirs. Deux autres anges portent les attributs de la Passion. La Vierge et saint Jean agenouillés prient pour les pécheurs. Nulle balance pour peser les âmes, nulle séparation entre les élus et les damnés comme au portail de Saint-Ayoul de Provins ou celui de N.-D.-de-Paris. Dans les tores de la voussure, on voit les morts sortir de leurs tombeaux et les anges apporter des couronnes aux bienheureux; les damnés en enfer et un démon attisant le feu. Puis, c'est Abraham qui reçoit dans son sein les âmes des élus, saint Jean qui présente l'Agneau de Dieu, Moïse qui porte les tables de la loi, Aaron avec sa verge fleurie; les grands prophètes Isaïe, Jérémie, Daniel et Ezéchiel; les martyrs saint Etienne, saint Denis, saint Laurent, saint Vincent; le Père Eternel avec la boule du monde surmontée d'une croix tréflée. Alternant avec les voussures, trois tores sont sculptés de feuillages: feuilles recroquevillées, feuilles à crochets, feuilles de vigne. Dans les ébrasements de la baie, douze petits personnages, comme on les voit au petit portail de Notre-Dame, symbolisant la parabole des Vierges sages avec leurs lampes allumées et des Vierges folles avec leurs lampes éteintes. Sur leurs pieds droits, la légende de l'homme laborieux comme au portail de Rampillon et au portail de la Vierge de Notre-Dame-de-Paris.

La statue du Christ ornant le trumeau a disparu. A droite et à gauche dans l'ébrasement des pieds droits, six statues: à droite saint Pierre, saint Philippe et saint Jacques; à gauche saint Paul, saint Etienne, et une autre disparue. Ces statues sont debout entre un soubassement à colonnettes et archivoltes trilobées et une frise à gable et tours crénelées. La nef a deux étages de fenêtres comme la nef de la Chapelle-sur-Crécy et d'autres. Son portail avait cinq archivoltes qui présentaient une profusion de riches décors en feuillages variés: la vigne, le lierre, le rosier, le platane, le trèfle et le cresson, avec des colonnettes monolithes.

Deux tapisseries en soie de Lyon et une copie de l'Immaculée-Conception de Murillo ornent la sacristie. Dans l'abside semi-circulaire, les chapiteaux sont ornés de têtes d'animaux et de chimères. La flore de ces chapiteaux se compose du trèfle, du cresson, du nénuphar, de l'arum, de l'hépatique, toujours d'après M. Trouet. Par les colonnettes qui s'élançant jusqu'aux voûtes à double tore, on se trouve bien au XIII^e siècle. A l'extérieur, l'archivolte forme un beau cordon de dents de scie. Au-dessus court une corniche à trois rangs de billettes disposées en créneaux renversés et se retraitant en damier. On retrouve cette disposition au chevet de Notre-Dame au-dessus d'une corniche à crosses végétales.

La chapelle de la Sainte-Vierge est sur le croisillon nord du transept. Sa corniche extérieure est une rangée de crosses végétales surmontée d'un larmier et flanquée de gargouilles. Les quatre fenêtres étaient coiffées d'un gable à crochets s'ajourant sur le mur en un quatrefeuille soutenu par deux trilobes et surmontées d'une statue de l'archange saint Michel terrassant le dragon. Tout cela est fort mutilé.

Le transept avait vingt fenêtres: il ne reste plus que les deux médianes des pignons. Les deux portes du transept donnent seules accès dans l'église. Les archivoltes tombent sur des colonnes monolithes.

Un mur sépare la nef et la tour en ruines des chapelles et du transept conservés.

L'abside est voûtée en pierre à deux tores séparés par une nervure

(XIII^e siècle). Les arcs-doubleaux reposent sur des colonnes-dosserets. Tous les chapiteaux sont carrés et appartiennent à la transition. A noter deux figures humaines et deux monstres grimaçants en haut-relief. Les peintures de la porte sont du XII^e.

L'ancien maître-autel de 1684 a disparu; le nouveau est de 1876. Le saint Mathurin, en bois de noyer qui le domine, en chape et exorcisant la princesse Théodora, est du XV^e siècle.

La châsse de 1407, brûlée en 1568, refaite en 1577 a disparu à la Révolution. La nouvelle date de 1826. Elle est en chêne doré et placée dans le tabernacle.

A noter dans le transept un puits découvert en 1869; deux statues en pierre de la Vierge et de saint Jean (XVII^e); un saint Vincent, un saint Nicolas et un saint anonyme (XV^e); deux bénitiers anciens. Dans le fond de la nef en ruines, mais planchéiée et supportant l'échafaudage de l'horloge sont une statuette en bois de saint Mathurin en chasuble (XV^e); une « Résurrection du fils de la veuve de Naïm », (XVII^e) de Simon Guillebaut, l'auteur du « Triomphe de l'Eglise »; un baptistère XVII^e; un grand Crucifix XIV^e portant aux extrémités quadrilobées de la croix les emblèmes des quatre Evangélistes; un saint Blaise XIV^e; un saint Mathurin fruste du XII^e, en habits sacerdotaux et un démon grimaçant.

La chapelle de la Vierge est jolie. On y voit une frise ornée de bouquets de feuilles de chêne et une suite d'arcades ogivales ornementales du XVII^e siècle. Il y a des peintures polychromes formant des panneaux où le monogramme du Christ alterne dans les archivoltes avec celui de la Vierge. On voit encore une série de huit personnages qui personnifient, avec un juge, les sept péchés capitaux; un rétable en pierre finement ciselé de la fin du XVI^e siècle, mais dont les sculptures ont été dégradées et toutes les statues des niches anéanties, sauf celle de la Vierge. On avait dissimulé ces ruines derrière le dais de la Vierge. En 1898, un artiste attaché au Musée du Trocadéro, M. Barbey voulut bien réparer ce désastre : il restaura la statue de la Vierge et remit en état celles des niches : saint Pierre, saint Louis, sainte Catherine, sainte Madeleine, saint Hubert et saint Jacques.

La chaire qui porte, dans un médaillon ovale, une image de la Vierge sur un semis de fleurs de lys, est un don du commandeur de Beauvais, Louis de Montliard.

Le lutrin en fonte formé d'un aigle, don des chanoines de Notre-Dame (1543), a été livré à l'Etat par la municipalité en 1793.

Les bancs du chœur ont été donnés en 1483 par une dame demeurée inconnue.

Le transept montre les traces d'un triplet XIII^e siècle.